

LES GOUJU A MONTREAL

I

GOUJU EN CHEMIN DE FER

—Votre billet, s'il vous plaît !

L'interpellé, un gros paysan qui se hâtait, suant et soufflant, pour ne pas marquer le train déjà en gare, tendit à l'employé un rectangle de carton jaune que l'autre poinçonna tranquillement, avant de laisser avancer le voyageur. Et le paysan se mit à courir vers un wagon de troisieme, sa blouse bleue, large et courte, ballonnée par le vent et luisante au soleil, son bâton noueux secoué par le bras droit, tandis que le gauche, passé dans les anses d'un panier qui dansait un cavalier seul effréné, ébauchait déjà un geste de cramponnement destiné à hisser le corps dans le char. Le brave homme opéra enfin l'ascension des marchepieds et s'écroura sur la banquette.

Aussitôt, il tira de sa poche un mouchoir à carreaux pour s'éponger le front.

Il n'en eut pas le temps.

Un employé se précipita, criant :

—Vos billets, s'il vous plaît !

—Mais je l'ai déjà montré... articula le campagnard.

—Ça ne fait rien ; il faut le présenter à toute réquisition...

—S'il vous plaît ! A toute quoi ?

—Réquisition !

Le paysan demeura bouche bée, ne comprenant pas, pendant qu'on infligeait à son billet une deuxième échancre. Puis, tandis que l'employé visitait les autres chars, il se mit à tourner le bout de carton dans ses doigts, en le considérant attentivement.

En face de lui, un grand gaillard à mine farceuse, — un commis voyageur, sans doute, — semblait jouir particulièrement de sa tête ahurie.

—Vous ne savez pas ce que cela veut dire ? demanda-t-il enfin, en tâchant de prendre un ton sérieux. Vous n'avez sans doute jamais voyagé en chemin de fer ?

—Non, jamais...

—Eh bien, il faudra présenter votre billet chaque fois que le train s'arrêtera et le faire poinçonner.

—Ah ! Et chaque coup on me fera un petit trou dedans ?

—Précisément.

—Bien obligé, monsieur, de m'avoir prévenu ; je ne savais pas, mot, voyez-vous... Je vas à Montréal au sujet d'un héritage... Alors

il a bien fallu que je prenne le train, comme dit l'autre... mais je n'en ai pas l'habitude...

—Vous êtes fermier, sans doute ?

—C'est deviné tout juste... Mais Gouju de la Lapinière...

Gouju était un excellent campagnard ; peu moderne, mais bon enfant.

Marié à une brave paysanne, il était père d'une délurée fillette de seize printemps.

Pour l'instant, comme il venait de le dire lui-même, le fermier allait à Montréal mandé par un notaire pour un héritage.

Nous saurons bientôt en quoi consistait cette succession peu ordinaire.

Suivons donc notre héros.

Le train était parti.

Gouju essuya sur sa figure des ruisseaux de sueur avec le mouchoir qu'il avait gardé à la main et qu'il réintégra ensuite sous sa blouse avec un vigoureux "ouf !" de satisfaction, après lequel il exclama :

—Satanée invention, tout de même, que ces chemins de fer !

Puis, il s'assura qu'il ne lui manquait rien, qu'il n'avait rien perdu : son billet dans sa main ; son porte-monnaie dans la poche de son pantalon ; son bâton dans un coin, et, tout à côté de lui, son panier qu'il s'appréta à ouvrir.

Mais la locomotive siffla.

On allait s'arrêter.

Sitôt que le train fut immobile, Gouju ouvrit la porte justement une dame se disposait à monter. Mais derrière elle, Gouju aperçut un employé. Il ne voulut pas le manquer. Et comme la dame s'obstinait à monter, tandis que le paysan s'obstinait à barrer le passage, l'individu à casquette galonnée dut intervenir :

—Laissez descendre les voyageurs, madame !

Le vide se fit devant Gouju qui ne bougea pas.

—Descendez ! cria l'employé.

Gouju descendit, tissant son billet que l'autre examina.

—Mais vous allez à Montréal ! Pourquoi descendez-vous ?

—Dame ! Parce que vous me l'avez dit !

—C'est insensé ! Qu'est-ce que vous voulez ?

—Me faire timbrer, donc !

—Vous l'êtes bien assez comme ça ! Dépêchez-vous de remonter ! Allons !

Gouju se rebiffa, insista. Il ne l'entendait pas ainsi... Il lui fallait le contrôle.

Pour avoir la paix, l'employé

s'exécuta. Et Gouju reprit sa place, satisfait.

—A-t-on jamais vu un gars de c't'espece [il ne] voulait point me timbrer !

—Que voulez-vous, répondit le commis voyageur, il y a toujours des gens qui cherchent à vous faire de mauvaises farces !

Dans le fond du compartiment, la petite dame qui était montée pendant la discussion se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire, ce qui infligeait une mignonne grimace à sa jolie figure rose.

Le commis-voyageur la trouva charmante et se mit à lui lancer des ceillades.

La petite dame sourit alors franchement, heureuse de l'impression qu'elle produisait, donna quelques tapes légères à ses frisettes que le vent avait ébouriffées, et ouvrit un volume pour se donner une contenance.

Ce voyant, le commis-voyageur frisa sa moustache et se promit de "se payer" la tête du paysan, — quand ce n'eût été que pour faire rire la mignonne jeune femme et lui donner bonne opinion de lui-même.

Gouju, lui, avait ouvert son panier et opéré l'extraction d'une bouteille de bière, d'un morceau de pain et d'une demi-livre de fromage. A présent, il mangeait avec un bruit féroce de mâchoires, avalant une gorgée de bière entre chaque bouchée engloutie.

Il fut malencontreusement interrompu dans son occupation par un nouvel arrêt du train.

—Bon sens ! dit Gouju, ils ne vous laissent point seulement le temps de manger !

Et il se hâta de descendre et de courir au premier homme galonné qu'il aperçut. Par malheur, il s'adressa au conducteur du train qui lui répondit sèchement : "Je n'ai pas le temps !" et donna le signal du départ. Gouju s'en revint navré et n'eut que le temps de se cramponner à la portière : le train partait.

Il n'était pas au bout de ses peines. En remontant, il s'aperçut que dans sa précipitation à descendre, il avait renversé sa bouteille de bière, dont le contenu s'étaït répandu sur la banquette, noyant le pain et le fromage, dégringolant par terre et coulant jusqu'au quai, le long des marchepieds du wagon, en cascade rose...

Il dut tirer son mouchoir à carreaux avec lequel il épongea la banquette avant de se rasseoir dessus ; puis il conta à son compa-

gnon de route qu'on n'avait pas voulu "timbrer son billet."

—Mais, termina-t-il, comment ça se fait que vous ne vous occupez pas du vôtre ?

—Ah ! c'est que les gens qui voyagent souvent sont abonnés ; ils n'ont pas les mêmes formalités à remplir.

—Ben, c'est pas juste, ça, voyez-vous ! Les députés devraient s'occuper de ça !

A la station suivante, Gouju eut la chance de tomber sur un bon garçon, qui voulut bien lui poinçonner son billet deux fois, pour remplacer le contrôle qu'on lui avait refusé ! Gouju était radieux. Ce qui ne l'empêchait pas de murmurer de temps à autre, tout en épongeant son front avec son mouchoir trempé de bière, qui violait de sillons sa face rouge :

—Bon Dieu ! qu'est-ce donc fatiguant de voyager dans ces chemins de fer !

Le pire fut qu'on arriva à une grande gare : dix minutes d'arrêt. Gouju chercha des yeux un employé à bonne figure. Il lui parut que tous avaient des airs rouges ; et puis aucun ne faisait attention à lui. Alors il avisa un graisseur :

—Si vous plaît où est-ce qu'il faut aller pour...

L'autre le coupa :

—Au fond de la gare, à droite.

—Merci bien.

Gouju fit trois pas, il réfléchit qu'on pouvait lui voler son panier. Et il retourna le prendre. Ensuite de toute la vitesse de ses jambes, il se mit à arpenter le quai, regardant partout s'il apercevrait une indication.

A l'extrémité, il s'arrêta, stupéfait : il était devant les urinoirs !

L'ouvrier n'avait pas compris ce qu'on lui demandait.

Gouju s'adressa à un autre ; celui-ci se moqua de lui : il lui fit traverser toutes les voies. Une fois de l'autre côté, le fermier se trouva encore perdu ; il redemanda ; on le renvoya à son point de départ ; là on l'expédia partout où l'on pouvait.

Gouju suait à grosses gouttes ; on ne voyait plus que lui partout ; tout le monde dans la gare connaissait son histoire ; on le suivait des yeux dans ses pérégrinations ; on se le montrait ; et c'était un spectacle vraiment curieux, ce gros homme courant de ci, de là, l'air effaré, butant dans les rails, se heurtant aux fourgons de bagages, gesticulant désespérément, agitant son inséparable panier, et demandant un ponchage à tous les échos.